

# LA DENT DE CHARLIE

Framuso

Éditions ThoT  
Polar



Savoyard par chance, breton de cœur, Framuso aime la vie forte qui unit ou désunit les habitants d'une vallée, cette recherche de l'équilibre entre les mesquines envies, l'humour folâtre et les nobles causes. La neige le fait beaucoup plus vibrer que la vitesse, avec cet amour de l'instant auquel participent l'amitié, le rire et une nature au sourire ambigu. Sensibles aux arômes subtils d'un beaufort, à l'effervescence du saint-péray, tous les atomes de son corps vibrent pareillement aux mots de B. Traven, B. Clavel et J. Delteil. *La dent de Charlie* est son troisième ouvrage.



AU SOMMET DU MARBOUFAL, Cornélius lisait. Le village qui s'étendait sous ses pieds, juste au milieu de la vallée, s'appelait Chavaroché. L'automne coloriait ses feuilles, d'une vire à l'autre les chocards s'adonnaient à la voltige. Avant onze heures, sous les cris stridents des oiseaux noirs dispersés, corps et livre basculèrent dans le vide.

L'hiver passa, les bouquets de coucou, l'été. La vigne offrit sa nouvelle cuvée, puis une sortie aux sangliers des frères Burnod connut un moment cruel : leur chienne mit le nez sur des ossements humains.

Aussitôt avertis, l'élue Audrey Mathoux, deux gendarmes, un médecin légiste et trois experts de la cellule d'identification criminelle se mobilisèrent pour rejoindre le lieu macabre. Au pied d'un érable, Navid Burnod les attendait. Encore troublé, il soufflait de grands coups comme pour se libérer d'une oppression, consultant machinalement son téléphone.

Au-dessus de lui, deux écureuils pétillant de curiosité changeaient de branche à qui mieux mieux. L'un, plus éveillé, s'aventura plus bas pour apparaître subrepticement autour du tronc. Le chasseur se laissa distraire par l'animal et

sortit de sa poche quelques fruits secs, qu'il lança au sol. Les yeux noirs des rongeurs ciblèrent les gâteries. Bien qu'habités d'une légitime méfiance, les deux acrobates n'hésitèrent pas longtemps à profiter de l'aubaine. Du côté opposé à l'homme, l'un descendit prestement, trottina vers une noix de cajou et avec des bonds d'une légèreté surprenante, remonta dans le sycomore d'en face. Mis en confiance, l'autre, la queue en panache, fit de même en visant une noisette. Ils virevoltèrent du sol aux cimes jusqu'à épuisement du stock, dispersant l'adrénaline du jeune homme dans la magie du moment.

Au fin fond du vallon, un nuage de poussière annonça l'approche des véhicules. Les deux fois trois cents grammes de mustélidés s'effacèrent dans le roux des feuilles et le désarroi resurgit chez le fils Burnod à l'arrivée des autorités en bout de piste forestière. Les portes claquèrent.

Pressés par le devoir, stupéfaits par la nouvelle, les responsables de l'ordre républicain questionnèrent Navid. Celui-ci clarifia les circonstances de la découverte, indiqua la direction et le temps de marche approximatif pour accéder au lieu.

Une fois équipé, le groupe s'ébranla sacs au dos sous la responsabilité du major Nélia Boutalbi, qui commandait la communauté de brigades de gendarmerie. Au milieu du fouillis végétal, Navid avait la délicate mission de retrouver son itinéraire ; des cèpes embaumaient tout un secteur boisé, mais le cœur n'était pas à la cueillette. Bien vite l'absence de sentier rendit l'entreprise éprouvante, à cause de passages

déliçats entre des blocs de pierre. Les ronces griffaient les vêtements, ébouriffaient tant et plus les cheveux de l'élue. En randonneuse avertie, celle-ci soutenait l'allure, mais son brushing désormais classé hors catégorie laissa bec bé une mésange huppée. Les poumons du docteur aspiraient déjà à plus d'oxygène et sur ce sol pentu, féroce pour les mollets, chacun s'agrippait variablement aux branches ou aux racines pour progresser. La densité de l'aulne ralentit encore l'allure. Soudain, l'envol d'un tétras surprit tout le monde.

— *Gast*<sup>1</sup> ! C'était quoi ? s' alarma le jeune gendarme.

— Une future terrine, soupira le chasseur.

Tout le monde reprit ses esprits et repartit sans traîner dans un piétinement de cailloux et de bois mort. En traversant un couloir d'avalanches que la végétation tentait de recoloniser, deux membres du groupe, qui souffraient d'un soupçon d'embonpoint, luttèrent pied à pied pour rester au contact.

— *Kaoc'h*<sup>2</sup>, j'suis décaféiné complet, lâcha le jeune militaire sous son sac commando de quatre-vingts litres.

— Courage, on arrive, souffla le médecin pour l'enhardir.

— Ils carburent tous à la graine de chia !

— On se doit d'être persévérants, allez !

Sous un ciel sombre d'aspect, les deux hommes s'arrêtèrent pour boire. Partout sur l'horizon, l'aiguille du mélèze brodait d'or un été indien surpris de ses propres couleurs.

1. Putain.

2. Merde.

— Vous êtes nouveau ? Comment vous appelez-vous ?  
demanda le docteur.

— Nedellec.

— Breton ?

— Saint-Pol-de-Léon.

— L'été dernier, nous sommes allés ma femme et moi visiter  
l'île de Bréhat, exquise île-aux-fleurs.

— Aux fleurs fiscales surtout : les jeunes Bréhatins peinent  
à se loger et sont parfois contraints de partir.

— C'est hélas le cas de beaucoup d'endroits touristiques.

— Trop de résidences secondaires.

Govan respira profondément avant d'avaler une nouvelle  
gorgée d'eau. Une clochette mauve de campanule étouffait sous  
ses pieds.

— Un petit truc : la prochaine fois que vous partirez en  
montagne, mettez une pincée de bicarbonate de soude dans  
votre gourde, ça enlève l'acidité dans les muscles.

— Ok, cool.

Le souffle court, ils s'employèrent à grimper aussi vite  
qu'ils purent pour rattraper l'avant-garde. La cadence avait  
été modérée par Navid, l'œil toujours aux aguets. Personne ne  
pensa à se régaler de la compagnie du venturon montagnard,  
de la grande astrance ou de daphnés chargés de baies rouges.

Dans ce relief tourmenté, il fallut plus d'une heure au groupe  
pour parcourir 300 mètres de dénivelé et atteindre le versant sud  
du Marboufal. Fleurine, en vadrouille dans le pierrier voisin, se  
mit à japper à leur arrivée. Au pied de la paroi, les membres de

l'équipe se recueillirent devant les ossements et effets disséminés dans les éboulis. Sous le ciel grisâtre, chacun se demanda s'il s'agissait de Cornélius Wilk, disparu depuis plusieurs mois. Une plume de geai posée au sol semblait rendre hommage aux yeux bleus de l'ancien premier magistrat de Chavaroche. La chienne déboula ventre à terre et renifla tout un chacun.

— Je ne vois pas de crâne ! murmura la mairesse déléguée, les yeux rougis sous des cheveux en broussailles.

— Mon frère est en train de chercher, fit Navid. On a déjà la mâchoire inférieure, là, au pied de l'arolle.

L'ancienne adjointe de Cornélius se sentit soudain mal et s'appuya sur une grosse pierre.

— C'est terrible, gémit-elle, pâle comme un beurre industriel.

Le médecin s'empressa d'ouvrir sa trousse de secours. En trois secondes, une giclée d'eau de mélisse sur du sucre redonna à Audrey Mathoux des couleurs d'automne.

— Quelqu'un peut-il attacher le chien s'il vous plaît ? demanda le natif du Léon. Je vais faire un relevé photographique, merci.

Navid sortit une laisse de son sac, appela la chienne et s'accroupit :

— Viens, viens ma belle.

Queue battante, le teckel à poil dur rejoignit son maître pour le gratifier de coups de langue au menton.

— Oh oui, c'est grâce à toi ! gloussa Navid en caressant l'animal, puis il se hâta de l'attacher à l'écart.

Fleurine redorait son blason, terni par trois battues aux sangliers infructueuses. Pourtant les cochons fendaient l'air du pays à tout bout de champ, répondant avec diligence à l'appel du gland, du maïs et des indemnités. Davud Burnod, le frère jumeau, dévala prestement la pente rocailleuse qui dominait les nouveaux venus. Sans prendre le temps de respirer, il les informa :

— Bonjour, j'ai trouvé une chaussure et ce bouquin, il y a peut-être encore des trucs coincés dans la falaise.

Il tendit au major le livre de poche abîmé par les intempéries et marqué par la moisissure. Nélia Boutalbi s'en saisit avec précaution puis fronça les sourcils pour deviner le titre presque illisible.

— Ro... Blan... hésita le sous-officier.

Dans l'expectative, elle glissa le livre et la chaussure dans des pochettes en plastique.

— Je demanderai à Marion si ce livre lui parle, proposa Audrey Mathoux.

— Non, madame... c'est notre travail. Je mesure votre tristesse, mais laissez-nous mener l'enquête.

Tout en parlant, la responsable de la gendarmerie s'était approchée de l'élue pour lui prendre la main et la reconforter. Les deux femmes se connaissaient à peine et ignoraient encore qu'elles avaient un sens commun très fort de l'équité et de la loyauté. Au-delà de leurs fonctions filtraient de véritables valeurs humaines, un mélange de charisme et d'empathie.

— Vous avez raison, admit Audrey. C'est votre travail. Pensez-vous qu'il ait chuté du sommet ?

— Probablement. Vu l'éparpillement des effets.

— C'est juste que ça semble évident, marmonna Davud comme s'il craignait d'être entendu.

— Dans quel délai serons-nous fixés sur l'identité de cette personne ? demanda encore l'élue au médecin.

Occupé à sortir une housse de son sac, celui-ci répondit que des analyses seraient rapidement réalisées pour vérifier le sexe et éventuellement dater les ossements, et que tout ça devrait être communiqué en fin de semaine.

En cette journée maussade, troublante, chacun ressentit le besoin de ne pas perdre de temps. Davud et Navid fouillèrent chaque mètre carré d'éboulis, les experts firent les relevés d'usage, recherchèrent des indices. Le médecin légiste, aidé des gendarmes, rassembla le squelette étêté et les lambeaux de vêtements. Quand ils rejoignirent les véhicules, Audrey Mathoux était accablée. Sa journée n'était pas terminée : le repas annuel des aînés l'attendait en soirée.

L'ANALYSE D'ADN confirma qu'il s'agissait bien du docteur Cornélius Wilk, cinquante-deux ans, ex-maire de la commune de Chavaroche. Pour sa compagne Marion et son fils Arnaud, le déchirant mystère laissait désormais place à un deuil implacable. La nouvelle fit du bruit ; la thèse de l'accident, privilégiée, interrompit presque toute rumeur dans la vallée. Le forum d'échanges du massif du Bonchanet permit aux internautes de rendre un bel hommage au disparu, beaucoup s'épanchèrent sur des moments de vie intenses partagés ensemble. Quelques relents racistes affleurèrent, l'efficacité du secours en montagne fut mise à mal par quelques anonymes. Ces mêmes gens vulgaires qui savent émerger dans les coups durs et jouir du spectacle d'une avalanche ou d'une inondation sans apporter la moindre aide aux sinistrés.

Bien sûr, comme à son habitude, Cornélius n'avait informé personne de l'endroit où il partait, trilles aux lèvres, prose en main, changer d'ivresse en s'accordant un moment de solitude. Lorsqu'il cultivait ainsi le plaisir d'incertitude et de découverte, le temps se détachait naturellement du réel. Quand s'ébauchaient d'exquises mélodies de merles ou de

fauvettes babillardes, quand l'arc-en-ciel ravivait l'espérance, quand un narcisse dilatait ses narines émues et frémissantes, il s'emplissait forcément de félicité.

La première fois que le jeune Wilk vint à Chavaroche, ce fut pour fêter son doctorat entre amis. Un soir, au cours d'une « animation luge », son équipage se renversa, occasionnant une légère blessure à une spectatrice. Le tout-frais-émoulu des grandes universités s'empressa de s'occuper de la fillette égratignée. Les pisteurs-secouristes arrivèrent ; Marion en faisait partie. La flèche de Cupidon, l'esprit toujours en fête, les cibra dès l'abord.

L'été suivant, Cornélius intégra la maison de santé locale et deux poussées de jonquilles plus tard, naquit Arnaud. Comme chacun semblait l'admettre, un Suisse expatrié ne pouvait être qu'amoureux ou philanthrope. La médicalisation à outrance de l'existence n'étant pas son credo, « Docteur Myrtille », comme le surnommèrent rapidement ses patients, donna davantage de conseils d'hygiène et d'alimentation que de cachets. Il prescrivait une activité sportive plutôt que d'appliquer benoîtement les recommandations des représentants médicaux. L'arrivée des nanoparticules nettoyeuses d'artères ne l'empêcha nullement de rappeler que la santé allait toujours à pied et qu'il fallait s'aérer régulièrement la boîte à soucis sur les chemins environnants. « Bougez, entretenez plus votre compte santé que votre compte en banque », recommandait-il, avec un contact toujours empreint de la plus grande cordialité.